L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE (7e Série)
N° 45. — 5 Nov. 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'Eglise catholique en Chine. — II. Ceux qui ont résisté. — III. Lunik II. — IV. Krouchtchev aux U.S.A. — V. Jeanne de Lestonnac et Michel de Montaigne. — VI. Les Radiations ionisantes. — VII. Le dernier recensement russe. — VIII. Le Kirchentag protestant de Munich. — IX. Le Président Houphouët-Boigny. — X. L'Eglise à Madagascar. — XI. La vie sur Mars. — XII. Le suicide.

I

L'Eglise catholique en Chine

Le 1er octobre 1959, la République populaire chinoise a célébré avec éclat son dixième anniversaire. La radio nous a parlé chaque jour des festivités qui ont marqué cette date. Il y a eu un banquet de 5.000 couverts, un défilé de 600.000 personnes vers la « Porte céleste ». A plusieurs reprises, nous avons entendu l'expression : manifestations « monstres ». Malgré nous, plus d'une fois aussi, nous avons pensé à « montrueuses » aussi bien.

Il est dit dans l'Evangile et par Jésus-Christ en personne que Satan est le « père du mensonge » et « homicide dès le commencement ». Qui dira sur combien de mensonges et sur combien de cadavres s'est bâtie cette soi-disant « populaire » République ? Où donc Satan a été davantage à l'œuvre, plus visiblement acharné, que dans cet immense Empire ? Nous comprenons l'intention qui a poussé M. H. Jomin, dans la *Revue de l'Action populaire* de septembre-octobre 1959, à nous offrir une étude qui a pour titre : *L'Eglise catholique en Chine.*

A en croire Mao-tsé-Toung, les « superstitions religieuses » devaient disparaître d'elles-mêmes, avec la victoire dans les domaines politique et économique. Mao écrivait, en janvier 1934, dans le *Rapport au second Congrès national*, que

« dans le territoire soviétique chinois, les prêtres catholiques et les pasteurs protestants ont été expulsés par les masses populaires. Les propriétés saisies par les missions impérialistes ont été rendues au peuple. Les écoles missionnaires ont été transformées en écoles soviétiques. »

Parlant toujours des « puissances impérialistes » — cette épithète étant la suprême injure — Mao disait encore, dans *La Révolution chinoise et le Parti communiste chinois*, de décembre 1939 :

« elles n'ont pas oublié d'empoisonner l'esprit du peuple chinois par l'entremise des missionnaires, par l'ouverture d'hôpitaux et d'écoles, par la publication de journaux, et aussi en engageant la jeunesse chinoise à faire ses études à l'étranger. Tout cela se fait pour créer des cadres intellectuels dociles et pour abêtir les larges couches du peuple chinois. »

Par une contradiction voulue et spécieuse, cela n'empêchait pas le même Mao de compter, en avril 1945, dans *A propos du gouvernement de coalition*, la « liberté religieuse » parmi « les libertés les plus importantes du peuple ».

De fait, il y a 10 ans, en septembre 1949, l'article 5 du *Programme commun* — Constitution provisoire de la nouvelle Chine — proclamait « la liberté de conscience ». Et l'article 88 de la Constitution de 1954, établit « la liberté de croyance religieuse » pour les « citoyens ».

De toute évidence, on veut éviter de faire des martyrs. Nul ne sera poursuivi ni persécuté pour sa foi, mais pour toutes sortes d'autres raisons d'apparence purement politique.

La grande astuce, en l'occurence, fut de créer au sein de l'Eglise catholique elle-même un mouvement soi-disant « patriotique », et par conséquent « anti-impérialiste » et « anti-américain ». On donna aux Chinois comme modèle l'Eglise russe profondément unie au gouvernement russe, contre l'impérialisme du Vatican. La guerre de Corée servit à déclancher une campagne de « résistance à l'Amérique et d'aide à la Corée ». Le 13 décembre 1950, l'agence *Hsin Hua* publiait *Le Manifeste des catholiques de Kuang Yüan* (rédigé par les communistes) qui conviait les catholiques chinois à « couper tous les liens » avec les impérialistes étrangers, « à se réformer, à fonder une Eglise nouvelle, qui serait indépendante et autonome dans son administration, dans ses ressources et son apostolat. » Ce fut le mouvement dit des *Trois Autonomies.* Au début ce fut un échec. Au bout d'un an, à peine 2.000 fidèles, pour la plupart laïcs non-pratiquants et même apostats, adhéraient au Manifeste. Le gouvernement n'insista pas. Mais il s'y prit autrement. L'année 1951 fut entre toutes sanglante : nombreuses exécutions de prêtres et de fidèles, dénommés « contre-révolutionnaires », emprisonnements, lavages de cerveaux, expulsion des missionnaires européens. Sur ce dernier point, on a des chiffres éloquents : en 1948, ils étaient 3.090 prêtres, et en 1953, seulement 157, dont 60 en prison, puis en décembre 1955, 14, dont 12 en prison. Les religieuses, abominablement salies et calomniées, puisqu'on alla jusqu'à les accuser d'avoir causé la mort de 2.000 bébés, soit 97 % des entrées, dans le seul orphelinat de Canton, furent aussi emprisonnées, puis expulsées, au point que de 2.531, en 1948, il ne restait, en décembre 1955, que 11 enseignantes que les diplomates étrangers

insistent à demander de garder à l'école où étudient leurs enfants.

Parmi les fidèles, la formation la plus attaquée fut celle de la Légion de Marie — trait bien satanique, certes — et nombreux furent les catholiques condamnés à la prison et à la torture. Une violente campagne était aussi ouverte contre l' « impérialiste monégasque Ribéri », c'est-à-dire l'Internonce, qui est originaire de Monaco. Il fut expulsé le 3 septembre 1951.

Après une période d'accalmie, la persécution reprit avec une violence accrue, en avril 1955 : arrestation de l'évêque de Shanghaï, l'héroïque Mgr Kung P'in-mei, avec 27 de ses prêtres et 300 de ses fidèles. En juillet 1956, se fonde à Pékin *L'Association patriotique nationale,* qui a pour but de créer en Chine une *Eglise schismatique.* Tous les opposants sont flétris sous le nom de « droitistes ». Ils sont réduits au silence. L'Assemblée plénière des catholiques se tient du 15 juillet au 2 août, avec 241 délégués venant de 108 diocèses. On y prononce de violentes attaques contre le Vatican, contre l'Internonce, contre certains missionnaires, sans oublier la Légion de Marie. Et l'Assemblée fonde l'*Association patriotique nationale des catholiques de Chine.* Pourtant un prêtre qui avait assisté au Congrès parvint à faire passer cet avis à Hong-Kong :

« Ne croyez pas un mot de ce que la presse dit de ce Congrès ! »

Ce fut alors que commencèrent les élections d'évêques schismatiques. Le premier élu fut Li Hsi-ying, nommé par le peuple évêque de Chengtu, avec pouvoirs ordinaires. En prêtant serment sur la Bible, il déclara ce qui suit, qui donne bien l'idée de la mentalité schismatique chinoise :

« Puisque la voix du peuple est la voix de Dieu, je dois me redresser et assumer la responsabilité de ce diocèse. A compter de ce jour, je veux entraîner les prêtres et les 40.000 fidèles du diocèse à marcher sous la direction du parti communiste sur la route du socialisme, à s'opposer à toute interférence et ingérence du Vatican et à se rendre complètement indépendants dans les affaires religieuses. En ce qui concerne les doctrines à croire et les règlements à observer, nous maintiendrons des relations avec le Vatican, mais à cette condition essentielle qu'il ne soit porté atteinte ni à la dignité de notre patrie, ni aux intérêts du peuple chinois. »

Li Hsi-ying ne fut toutefois consacré que le 16 juillet 1958. Dans l'intervalle, d'autres élections analogues avaient eu lieu les 18 et 19 mars et les premières consécrations d'évêques schismatiques, le 13 avril. Le Vatican avait refusé, les 26 et 29 mars, de confirmer ces élections et menacé d'excommunication les élus et le consécrateur. Dès lors, les élections et les consécrations illégales se sont multipliées. En mai 1959, on connaissait 41 élections, dont 23 suivies de consécrations. Le Parti était arrivé à ses fins. Il dispose maintenant dans l'Eglise d'évêques et de prêtres tout à sa dévotion. C'est l'évêque de Paoting, consacré illégitimement en juillet 1958, qui, en octobre, sacra, à Nanchang, pour le Kiangsi, trois évêques élus un peu plus tôt.

Un mot de Mao toutefois donne à penser. Il a écrit le 1er juin 1958, dans *Hung Chi :*

Il y a des gens qui mourraient plutôt que de changer, et, têtes dures, comme du granit, préfèrent retourner à Dieu. »

Conclusion de H. Jomin : « L'ère des martyrs n'est pas close. »

II

Ceux qui ont résisté

Que de fois nos pensées et nos prières se sont envolées vers l'immense Chine, avec cette aspiration anxieuse : « Aidez-les, Seigneur ! Aidez nos frères catholiques chinois ! » Et nous avons la quasi certitude que nos prières ont été largement entendues, que le schisme est très loin d'avoir réussi à arracher à l'Eglise ses enfants de là-bas, et que le nombre des confesseurs de la foi surpasse celui des *lapsi* ou *libellatici,* comme on disait au temps de S. Cyprien.

Dans la *Civiltà cattolica* du 15 août 1959, le R. P. F. Cavalli, S. J., a essayé de nous dire ce qu'il en est sous le titre que nous traduisons de l'italien : « *Héroïsme de l'Eglise persécutée en Chine* ».

Dans son Allocution bien attristée au Consistoire du 15 décembre 1958, Jean XXIII ne parlait pas seulement de ceux qui ont trahi leur devoir, mais bien aussi de ceux qui ont préféré la prison, les menaces, la mort elle-même, aux exigences des persécuteurs.

« L'Eglise de Chine donc, dit le P. Cavalli, n'est pas représentée seulement par le groupe des ecclésiastiques qui ont accepté une invalide élection épiscopale et une consécration sacrilège, et du petit noyau d'évêques qui se sont chargés de la conférer sans mandat apostolique... »

Que savons-nous des autres, des confesseurs authentiques, des martyrs, des héros ? Seulement ce qui peut filtrer à travers les mailles des informations mensongères du gouvernement chinois.

En premier lieu, nous sommes sûrs que les déclarations prêtées aux ecclésiastiques, en Chine, sont souvent mutilées ou travesties au moyen d'interpolations arbitraires ou de coupures appropriées. Le fameux *lavage des cerveaux* est bien une réalité. Mais c'est en vain qu'il prétend avoir retourné, en quelques jours ou quelques mois, des esprits que nous savons éclairés, expérimentés, entraînés comme ceux qui constituaient l'Eglise catholique de Chine.

Qu'il y ait eu des *résistances* irréductibles, les documents officiels chinois sont bien obligés d'en convenir. Nous avons relevé plus haut l'aveu de Mao, le 1er juin 1958. Mais tous les documents officiels chinois comportent, si on les serre de près, la mention des « droitistes » qu'il a fallu réduire au silence ou qui ont osé élever des objections, lors des assemblées des catholiques patriotes chinois. Par exemple, lors du Congrès des mois de juin et juillet 1957, on mentionne, dans les comptes rendus officiels

« une minorité de droitistes, qui ont conservé des idées réactionnaires, anticommunistes, antipopulaires et antisociales... L'Assemblée, ajoute-t-on, a élevé des critiques sérieuses contre ces droitistes, en réfutant leurs déclarations absurdes et calomnieuses, dirigées pour foudroyer le mouvement patriotique et anti-impérialiste des catho-

liques. Grâce à de telles critiques et réfutations, les délégués ont approfondi leur propre éducation. »

L'assemblée ensuite faisait appel aux prêtres et fidèles présents, pour combattre les adversaires disséminés dans le pays, et pour

« prendre de fermes positions patriotiques, s'unir comme un seul homme, démasquer entièrement et critiquer à fond les droitistes existant dans le sein de l'Eglise. »

Nous ne devons pas, d'autre part, semble-t-il, nous laisser induire en erreur par les fastueuses déclarations des « patriotes », quand ils concluent que leurs « adversaires », pressés par la force de leurs arguments, « reconnurent combien leurs positions et opinions étaient fausses et sans fondement ». De telles palinodies, si soudaines et si puériles, sont dépourvues de toute vraisemblance. Nous savons au contraire, par ailleurs, que des évêques, des prêtres, des religieuses, des laïques se sont dressés courageusement, tant à Pékin que dans les divers Congrès où les communistes se flattaient de faire triompher leurs doctrines, pour affirmer leur attachement indéfectible au Saint-Siège.

En particulier, lorsque les Eglises furent invitées à faire des élections épiscopales, il est permis de penser que la faiblesse des uns fut dans une large mesure compensée par la vaillance des autres. Nous en avons déjà la preuve dans les cours de rééducation qui furent jugés nécessaires dans toutes les provinces de Chine, sur les thèmes de la Conférence de Pékin. Nous avons, de plus, des renseignements précis selon lesquels les esprits furent soumis à une « horrible torture ». A Shanghaï, selon le témoignage d'un personnage qui y fut présent, ce fut « un véritable enfer ». A des groupes de religieuses que l'on avait concentrées en divers couvents, on imposa un régime peu différent de celui des prisons. Pour elles, et aussi pour des prêtres, séminaristes et laïques, la réclusion ne fut pas seulement obligatoire, mais aggravée de la violence morale de l' « endoctrinement » et même de mauvais traitements. A Shanghaï, trois prêtres furent souffletés et battus au point que leurs vêtements étaient en pièces. Au cours des séances d' « endoctrinement » prolongées durant des heures, des scènes de sauvagerie se déroulèrent au point de pousser les victimes presque jusqu'à la folie. La longueur des « cours » fut parfois incroyable. 80 prêtres de Shanghaï furent enfermés pendant un an ; la plupart des 300 religieuses soumises à ces épreuves durent les subir de juin 1958 à avril dernier ; 400 jeunes, pour la plupart étudiants universitaires, du 11 décembre 1957 au 15 mai 1958 ; 400 médecins et infirmières du 25 mai au 27 septembre. Un journal en date du 8 nov. 1958 nous dit que dans la seule cité de Shanghaï plus de 4.000 catholiques ont été soumis à ces effroyables pressions.

Des résultats obtenus, nous ne savons que peu de chose, mais nous ne saurions douter que la résistance catholique fut loin d'être vaincue, puisque l'on nous parle toujours de « droitistes », de « réactionnaires », d' « ennemis du peuple », etc.

Pour les religieuses, c'est un fait connu que presque toutes restèrent immuables dans leur attachement au pape : « Dites au Saint Père que nous l'aimons ! »

« Des rives d'un fleuve de Babylone », elles rendent hommage au « Père blanc » dont « elles sont proches de cœur au prix de n'importe quel sacrifice présent et futur. »

Les séminaristes ont opposé à toutes les agressions la récitation silencieuse du Rosaire. Un « catholique progressiste » s'est publiquement lamenté qu'il soit presque impossible de les rééduquer.

« Ils se cachent, ils cherchent à fuir, et quand on a réussi à les conduire de force à la réunion de critique et d'autocritique, ils se bouchent les oreilles pour ne pas entendre, ils refusent obstinément de parler, ils subissent sans bouger les vexations et les injures les plus atroces : deux mois de perdus !... »

Pour les prêtres, certains indices sont concluants dans le même sens. Un journal communiste déclare que l'on n'en est encore qu'au « commencement ». Il parle d'un « petit groupe de réactionnaires » qui se montre irréductible. Au Congrès de Kweichow, du 7 octobre au 2 novembre 1957, se signalèrent trois prêtres « droitistes ». Ils affirmèrent que

« la lutte contre les antirévolutionnaires au sein de l'Eglise était dirigée contre tous les évêques et tous les prêtres dans le but de détruire l'Eglise elle-même, sans la supprimer formellement » et que « la politique de liberté religieuse proclamée par le gouvernement visait à tromper l'opinion publique internationale » et enfin que « l'expulsion du représentant du pape, l'impérialiste Riberi, équivalait à celle du pape lui-même... »

Il serait facile de multiplier des faits de ce genre : deux prêtres du diocèse de Kongmoon préférèrent la prison à la consécration épiscopale voulue par le gouvernement. Une religieuse, ayant refusé de reconnaître un prêtre « élu » pour l'épiscopat fut condamnée aux travaux forcés. Des prêtres ont été traités de même pour leur opposition aux fausses élections d'évêques.

Concluons en citant la revue chinoise *Recherches philosophiques*, de janvier 1958 :

« Les chefs religieux ont plus ou moins pris position en faveur du patriotisme ; mais la lutte continue et les choses restent confuses. La masse des croyants n'a pas une ferme conscience politique socialiste. En général, de nombreux croyants sont encore suspects ou conservent de l'hostilité pour le socialisme et le parti. Il en est toujours qui manifestent publiquement la détermination de ne pas rompre leurs rapports avec l'impérialisme et spécialement avec le Vatican. »

Est-ce assez clair ? Et cela est confirmé par l'agence communiste *Chine nouvelle* du 14 mars 1958, qui, après avoir parlé des Congrès déjà tenus et de l'opposition qui y fut constatée, relève :

« Tous ces éléments de droite défendirent servilement l'attachement réactionnaire au Vatican ».

De quel côté est la servilité, en l'occurrence ? Tout homme réfléchi saura le dire. Mais que de prières ne devons-nous pas offrir à Dieu pour nos frères les confesseurs de la foi en Chine !

III

Lunik II

Il est impossible de ne pas parler au moins sommairement ici de l'exploit des ingénieurs russes,

que rappelle ce nom : *Lunik II*. C'est Alberto Franchi, qui nous en parle dans *Orizzonti* du 27 septembre, sous le titre : *La Lune prise au lasso*. En sous-titre, ces mots :

« La première fusée lancée par l'homme sur notre satellite est une conquête surprenante, qui honore l'homme et documente triomphalement son intelligence, mais ce n'est qu'une petite lumière sur la route : nous découvrons simplement aujourd'hui les merveilles cachées dans l'univers que Dieu a créé depuis tant de siècles. »

Venons-en au fait : le 12 septembre 1959, à 12 h. 35, heure de l'Europe centrale, Moscou annonçait qu'une fusée soviétique se dirigeait vers la lune. Peu d'heures après, les plus puissants radio-télescopes japonais, américains et anglais, en percevaient les signaux. Le 13, à 22 h. 2 minutes 24 secondes, — heure italienne, — la radio de Moscou annonçait que la fusée *Lunik II* avait atteint son but. La fusée avait parcouru 376.000 km en environ 35 heures, à la vitesse initiale de presque 41.000 km à l'heure, vitesse réduite par la gravitation terrestre, puis réaccentuée par la gravitation lunaire. La fusée était à plusieurs étages, mais on ignore combien. On sait seulement que le dernier étage du poids total de 1511 kilos sans le carburant, a projeté devant lui une capsule contenant 390,2 kilos d'instruments scientifiques. Les Russes eux-mêmes ignorent si la fusée a suivi cette capsule ou si les morceaux en ont été dispersés ou se sont envolés comme le Lunik I et le Pionnier IV.

Le professeur Lovell, directeur de l'observatoire de Jodrell Bank, en Angleterre, a émis l'opinion que le Lunik II n'a pas été téléguidé par radio jusqu'à son terme, mais seulement jusqu'au moment où il a été capturé par l'attraction lunaire, ce qui advint dans les 70.000 derniers km, soit six heures avant son arrivée au but.

Il semble que les ingénieurs soviétiques aient utilisé un carburant plus puissant que celui de leur Spoutnik. Pourtant, il n'y a pas lieu de croire que l'on soit arrivé à un propulseur atomique. C'est vers un tel propulseur que veulent s'orienter les spécialistes américains pour surclasser l'exploit soviétique.

Le russe Kozlov a souligné dans les *Izvestia* la précision du lancement et du téléguidage du Lunik II, durant les trois-quarts de sa course :

« La déviation de la fusée a été d'environ deux millièmes par rapport à la distance qu'elle a parcourue. Le guidage d'une fusée cosmique est extrêmement compliqué, soit en raison de sa masse et de sa vitesse, soit en raison de la précision à laquelle il faut atteindre. »

Il n'y a pas de doute que le succès de l'opération a dépendu de ces deux facteurs : 1° la force de propulsion ; 2° le téléguidage. Tous les résultats de l'expérience seront rendus publics, nous assure-t-on, dès qu'ils auront été tirés au clair. A un journaliste qui lui demandait si un tel exploit signifiait que le téléguidage des fusées intercontinentales était désormais assuré, le professeur Sedov, que l'on regarde comme le père ou le principal responsable du Lunik II, a répondu :

« De grâce, après une aussi grande entreprise de paix, parlons de paix et ne pensons plus à la guerre. Qu'il soit beaucoup plus difficile de diriger une fusée sur la Lune que de frapper n'importe quelle ville du monde, c'est, après tout, ce qui est évident. »

Et le professeur Joffe déclara aussi à Radio-Moscou :

« Quiconque est capable de comprendre la portée des faits et d'en tirer les conséquences, ne peut pas ne pas comprendre que la guerre atomique devient inconcevable. »

Concluons avec Radio-Vatican :

« Une sereine évaluation de l'événement exige l'abandon consciemment total de toute référence purement circonstantielle pour s'en tenir au fait pur et simple : une fusée lancée par l'homme a atteint la lune. C'est un exploit remarquable, surprenant, qui honore l'homme, atteste triomphalement son intelligence, récompense noblement ses efforts. Dieu a été généreux pour l'homme. L'intelligence divine a semé dans les espaces les traces de sa perfection. Puis, Dieu a créé l'homme à son image et ressemblance, en lui laissant en héritage toute la joie des conquêtes conscientes et personnelles. La foi ne craint pas les découvertes, elle s'en nourrit. Même le Lunik est une lueur sur la voie, une petite lueur... Nous lisons en ce jour une parole nouvelle au livre de la création. Nous découvrons simplement aujourd'hui ce que Dieu a créé depuis des siècles. »

IV

Krouchtchev aux U.S.A.

Tout le monde est d'accord pour penser que le lancement du Lunik II ne fut pas sans une étroite relation avec le voyage sensationnel de Nikita Krouchtchev aux U.S.A. Ce voyage s'est déroulé du 15 au 28 septembre 1959. Il a été très mouvementé. Si nous en parlons ici, ce n'est pas sur la foi de quelque article de revue, bien qu'il ait été préparé par plusieurs études que nous allons indiquer, mais surtout en tenant compte des très nombreuses coupures de journaux américains que l'un de nos plus fidèles lecteurs — qu'il en soit ici remercié — a bien voulu nous faire parvenir, à deux reprises par avion, pendant le séjour même du premier soviétique aux Etats-Unis.

Avant le voyage, les Américains s'interrogeaient sur la personnalité de Krouchtchev. La revue *Informations et Documents*, du 15 septembre, publiait trois articles intitulés respectivement *Krouchtchev aux Etats-Unis*, — *Que représente M. K. ?* — *Itinéraire américain*. — Dans le même temps, la revue *Sélection* mettait en tête de son numéro d'octobre 1959 le titre que voici : *Les différents visages de Nikita Krouchtchev*.

Ces « différents visages », les Américains auront pu les contempler, durant les 13 jours de voyage accomplis dans leur pays par cet homme étrange. En bref, on reconnaît en lui une « force de la nature », c'est-à-dire un homme à la fois primitif, presque barbare, et intelligent, rusé, énergique, réaliste, brutal et bonhomme. Dans une de nos précédentes causeries nous l'avons comparé à Staline. Ce sont deux « styles » différents, avons-nous dit alors. Mais on peut se demander si Krouchtchev n'est pas encore plus dangereux que Staline, en raison d'une certaine impulsivité qui confère à son omnipotence un caractère qui pourrait devenir *explosif*.

En Amérique, il lui est arrivé de donner, à deux ou trois reprises, des signes de cette impulsivité et

de se mettre en de véritables colères. Ce manque de sang-froid, en face des questions gênantes qu'on lui posait, contraste avec le calme que le vice-président Nixon avait manifesté, alors qu'on le harcelait, en Russie, bien plus vivement que l'on n'a fait pour Krouchtchev. Ce contraste fut vivement souligné dans le *Boston Herald*, du 21 septembre.

En cette première partie des expériences faites aux U.S.A. par le premier soviétique, les Américains furent assez violemment déçus. Un journaliste, David Lawrence, pouvait écrire, de Washington, le 21 septembre :

« En somme, tout ce que Nikita Krouchtchev a accompli jusqu'ici par sa visite aux Etats-Unis aboutit à convaincre un grand nombre de millions d'Américains qu'il est un dangereux homme. Le premier soviétique redoute que l'on parle de ses crimes devant le grand public. Bien qu'il ait harcelé le vice-président Nixon à Moscou, Krouchtchev s'est plaint amèrement au président Eisenhower, à la Maison-Blanche, la semaine dernière, du discours tenu par le vice-président à l'Association dentaire américaine à New-York, la veille de son arrivée aux U.S.A. »

Et le même journaliste soulignait ensuite fermement et clairement le double jeu de celui qu'il nommait le « czar » Nikita. A l'en croire, il ne veut que la paix, que le bonheur des hommes. Aussi longtemps qu'il reste dans les généralités les plus vagues, il est rassurant au possible. Il n'y a pas de philanthrope plus charmant ni mieux intentionné que lui. Mais dès qu'il faut en venir à des mesures concrètes et tangibles, il n'est personne qui soit plus rêche, plus tenance, plus exigeant que lui.

Dans son discours aux Nations unies, il a cru faire sensation en avançant les propositions les plus extraordinaires, mais aussi les plus impraticables. A l'en croire, la Russie soviétique est prête à renoncer à tous les armements, non seulement atomiques mais aussi classiques, bien plus à tout service militaire, à toute école militaire, à toute armée proprement dite, pourvu que toutes les nations en fassent autant. On ne peut pas être plus pacifiste ! Mais qui en croira ses oreilles ? Qui ne voit qu'il s'agit ici d'un appareil de « propagande » communiste ? Il s'agit avant tout « d'amuser le tapis ». Et voici, en effet, que les Nations Unies s'engagent dans la voie qui leur est ouverte examen approfondi des propositions Krouchtchev. C'est toujours cela de gagné.

Le même journaliste que nous venons de citer ne craignait pas de comparer Krouchtchev à Hitler. Il sait faire alterner les promesses avec les menaces. Il joue aussi bien du Lunik II que des fusées intercontinentales qu'il est capable de lancer du jour au lendemain. Avec une amertume non dissimulée, le journal américain poursuivait, en parlant des mesures de sécurité dont se plaignait M. K. :

Krouchtchev ne sait-il pas que nous avons en Amérique un problème réel de sécurité quand un homme coupable de dizaines de milliers de meurtres nous rend visite ? Ne réalise-t-il pas que les parents de tant de milliers de personnes qu'il a ordonné d'exécuter vivent en Amérique et qu'ils gardent au cœur les ressentiments les plus violents ? Il faudra bien que quelqu'un expose au premier soviétique les raisons pour lesquelles le département d'Etat a dû envisager lors de sa visite de si formidables mesures de sécurité pour sa propre personne. » [1]

Dans la seconde partie du voyage, toutefois, les choses semblèrent s'arranger. Après l'accrochage spectaculaire entre le visiteur et le maire de Los Angeles, et la scène agitée qui se déroula entre lui et les grands chefs syndicaux américains, l'atmosphère se détendit. A San Francisco, tout alla pour le mieux. Dans la ferme de Roswell Garst, il se montra très intéressé par les méthodes agricoles. Il fut même édifiant. Lui qui est, comme tout bon communiste, un athée déclaré, il parla à plusieurs reprises de Dieu. Par exemple, il exprima fortement l'opinion que si Dieu a aidé le fermier de l'Iowa dans ses travaux, c'était bien, mais que lui aussi pouvait se glorifier d'avoir reçu l'aide de Dieu :

« Il nous aide aussi, dit-il, parce que nous nous développons plus vite, et c'est pourquoi Dieu est de notre côté. »

A maintes reprises aussi il lui arriva de citer des bribes de l'Evangile, pour se glorifier de ne chercher autre chose que l'idéal du Christ.

« Nous voulons, a-t-il dit, une société dans laquelle chaque homme sera un frère de son voisin, où il n'y aura aucune animosité, où il y aura égalité complète ; et, au fait, une société telle que la prêchait le Christ.

« Et si vous regardez dans notre philosophie, vous verrez que nous avons puisé bon nombre des préceptes du Christ, en ce qui concerne, par exemple, l'amour de son prochain. Tel est notre but. »

En rapportant ces paroles, le journal de l'*Action catholique*, du 23 septembre, au Canada, intitulait son article : « *Un aplomb invraisemblable : M. K. compare la doctrine de Marx à celle du Christ...* »

Il faut reconnaître que par les variations de ses humeurs, par la verdeur de ses réflexions, par l'étonnante vitalité dont il a fait preuve au cours de ses allées et venues, à travers leur pays, il a passablement éberlué les Américains. On en jugera par les réflexions du journal de *l'Action catholique*, en date du 21 septembre :

« ...Etait-ce un Machiavel complotant la perte du monde que nous avons vu à la tribune des Nations Unies ? N'était-ce pas plutôt, malgré son aplomb et son énergie, un homme de bonne volonté — un pauvre homme rempli de perplexités et de craintes sur la route qui conduit sa patrie et l'humanité à la catastrophe ?... »

Et le même journal conclut :

« Bien sûr, ce ne sont pas ceux qui crient le plus fort « Seigneur ! Seigneur ! » qui font toujours les œuvres de sa charité et de sa justice. Mais M. Krouchtchev lance ses espérances pacifiques sur l'océan des passions humaines. Il demande uniquement aux hommes un miracle que les hommes, seuls, ne sont pas capables d'accomplir. »

[1] Au moment où nous achevons cette causerie, nous arrive, envoyé par un aimable lecteur d'Amérique, tout un lot de numéros de la *National Review*. Le numéro du 26 septembre 1959 est bordé de noir, comme pour un grand deuil. Et sur la couverture on voit le général Eisenhower serrant, d'un air naïf, la main de Nikita Krouchtchev avec son célèbre sourire, toutes dents dehors. Mais la main que serre Eisenhower est toute rouge et il en tombe de grosses gouttes de sang. Pas de commentaire !

Et c'est bien cela qui, en effet, doit être retenu. La paix ne sera pas l'œuvre des hommes seuls. Il y faudra la présence et l'action de Dieu. Mais les conversations de Camp-David, entre Krouchtchev et Eisenhower, qui ont marqué la fin du séjour du premier soviétique aux U.S.A. auront peut-être servi, sinon à la paix parmi les hommes, du moins au dégel de leurs relations. En quittant les U.S.A. Krouchtchev s'est rendu directement à Pékin, non dans le seul but d'assister aux grandes célébrations du 1er octobre dont nous avons parlé plus haut. Et les journaux américains ont rendu hommage aux « courageux efforts »accomplis par lui auprès des dirigeants chinois, pour entrer dans ce grand mouvement de détente dont il semble avoir voulu prendre l'initiative.

Nous ne terminerons cependant pas cet aperçu d'un événements de si haute importance, sans rappeler qu'aux U. S. A. les Eglises chrétiennes, et notamment les Eglises catholiques, ont manifesté plus hautement que tous les autres groupements américains. C'est que les citations évangéliques de Krouchtchev sont bien loin de les rassurer. Il est possible, probable même, qu'il désire la paix, mais sur la base du *statu quo*, c'est-à-dire pour se donner le temps de « digérer » ses proies. Il n'est pas question pour la Russie soviétique de desserrer son étreinte sur les pays si rudement « colonisés » dont elle a confisqué la liberté et l'indépendance : Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie, Albanie, Allemagne de l'est. Il est encore moins question de réparer les injustices commises dans le passé récent envers ces divers pays. Faire la paix, dans ces conditions, c'est stabiliser une situation souverainement injuste. C'est donner à la Russie communiste à la fois l'auréole de puissance pacificatrice et le bénéfice définitif des spoliations accomplies.

On comprend dans ces conditions que le cardinal Spellmann, sans nommer Krouchtchev, ait mis en garde ses compatriotes, dans un grand sermon, à New-York, contre un « sorcier » et un « assassin » qui essaie de séduire l'Amérique en lui parlant de compétition économique et de pacifique coexistence. Une autre fois, toujours sans nommer Krouchtchev, il a renouvelé ses avertissements contre « le sourire séducteur du sinistre maître de Moscou ».

Quant au cardinal Cushing, de Boston, il appelait ses ouailles à la prière contre le communisme, et il proclamait que cette visite de Krouchtchev aux U.S.A. était « probablement sa plus grande victoire dans la guerre froide ». Et il précisait encore sa pensée en ces mots :

« Nous avons baptisé le communisme quand notre gouvernement l'a reconnu ; nous l'avons canonisé, quand nous avons invité ses chefs à venir nous voir. »

Ce qui est sûr, c'est que le monde entier est dans l'attente. Ce qu'il demande, c'est ce que le vice-président Nixon, à l'immense dépit de M. K. avait dit à l'Association dentaire de New-York, le 14 septembre, la veille de son arrivée aux U.S.A. :

« L'Union soviétique affirme qu'elle n'a pas de bases à l'étranger. Comment cette assertion peut-elle cadrer avec le fait que l'U.R.S.S. a 325.000 hommes en Allemagne de l'est, 35.000 en Pologne et 55.000 en Hongrie ?

« Krouchtchev répète que la coexistence pacifique a toujours été la politique de l'Etat soviétique et que cette politique présuppose une obligation de la part de tous les Etats de cesser de violer leurs frontières et d'attenter à leur souveraineté. Comment le premier soviétique accorde-t-il ce principe avec le fait de l'agrément donné par l'U.R.S.S. à l'agression en Corée et son usage constant du veto contre l'action des Nations Unies au Laos ?

« Krouchtchev a dit aussi que la coexistence pacifique signifie la renonciation à toute ingérence dans les affaires intérieures des autres pays dans le but d'altérer leur système de gouvernement ou leur mode de vie. Comment cela est-il en harmonie avec l'irréfutable évidence des interventions du parti communiste russe, dont Krouchtchev est le chef, dans les activités subversives du parti communiste aux U.S.A. ? »

A de telles questions, le premier soviétique n'a répondu qu'en se plaignant violemment de M. Nixon et de son « intransigeance ».

Et pourtant, tout est là !

V

Jeanne de Lestonnac et Michel de Montaigne

Pour nous consoler du présent, il n'est rien de tel que de nous jeter dans l'histoire des saints. Nous y sommes conviés par l'*Osservatore della Domenica* du 13 septembre, qui, sous la signature de D. Klitsche de la Grange, nous parle d'une sainte française, Jeanne de Lestonnac, nièce de notre philosophe Michel de Montaigne. Son titre est en italien : *Une sainte religieuse et le philosophe Montaigne* [2].

« J'ai sous les yeux, dit-il, deux belles estampes du XVIe siècle ; la première représente l'écrivain Michel de Montaigne, l'autre une de ses nièces, Jeanne de Lestonnac, récemment élevée à la gloire des autels.

Les visages révèlent une parenté, mais les costumes indiquent des carrières bien différentes. Après avoir été un brillant gentilhomme de cour auprès de François II, le premier s'était retiré dans la solitude pour se plonger dans les réflexions, souvent piquantes, qui nous ont valu les *Essais*. Quant à Jeanne de Lestonnac, elle fut la fondatrice d'un Ordre qui est toujours florissant, en France et en Espagne surtout.

Mais le plus curieux, c'est que Montaigne exerça sur sa nièce l'influence la plus heureuse et la plus continue, en se gardant bien d'introduire dans le cercle familial certaines des idées plus ou moins orthodoxes que l'on rencontre dans son livre et dont devait s'offusquer Pascal. Jeanne était une fille de sa sœur. Il avait pour elle une vive affection.

« On ne peut déterminer, disait-il d'elle, si Jeanne est plus belle de corps ou d'âme ; mais on peut bien assurer que la nature a fait d'elle un chef-d'œuvre, en unissant une si belle âme à un si beau corps et en logeant une princesse dans un magnifique palais. »

Et pourtant, la famille de Jeanne était déchirée par le drame qui alors troublait la France entière : celui de la guerre religieuse. Un frère de Mon-

[2] On pourra se reporter à l'ouvrage de L. Entraygues. *Une nièce de Montaigne. La Bse Jeanne de Lestonnac, baronne de Montferrant-Landiras, fondatrice de l'Ordre des Filles de Notre-Dame* (1556-1640), in-8 de XVI-280 p. Edit. de l'Arbalète, 38, rue Boissonade, Paris-14e (cf. *Ami*, 1939, p. 189-91).

taigne, Thomas de Beauregard, était passé publiquement au protestantisme, et sa sœur, mariée au magistrat de Lestonnac, très cultivée et distinguée, qui avait partagé l'éducation de Michel, n'hésitait pas à se proclamer calviniste !

Un premier choc entre elle et ses proches avait eu lieu précisément à la naissance de Jeanne en 1556. C'était son premier enfant, et la mère prétendait la faire baptiser au temple protestant. Mais le mari s'y opposa et la chronique associe à son sentiment d'autres membres de la famille, dont Michel. Mais il fut impossible d'enlever la fillette à l'influence de sa mère, qui ne cessa durant son enfance de lui parler avec mépris de Rome, du pape, des prêtres catholiques et de leur culte. Le père, qui était à la tête d'une vaste juridiction, était trop souvent et trop longtemps absent pour faire contrepoids à cette éducation maternelle. Ce fut l'oncle, ce fut Michel, qui intervint, qui veilla sur l'innocence de sa nièce, qui enleva d'autour d'elle les livres hérétiques, qui réprouva hautement sa sœur de ce qu'elle osait conduire sa fille aux sermons des pasteurs hugenots. Son action auprès de sa nièce tranche étonnamment avec le caractère froid et sceptique de l'écrivain dans ses *Essais*.

Il est vrai qu'il est le premier à reconnaître les contradictions qu'il remarque en lui-même. Il est vrai, en outre, qu'il eut pour Etienne de la Boétie, qui était fervent catholique, une amitié rare, qu'il a su traduire en des paroles profondes. Ce fut sans doute cette amitié qui préserva dans son cœur l'attachement indéfectible à la foi de ses ancêtres.

Le moment le plus dangereux pour Jeanne de Lestonnac fut celui où sa mère, désespérant de l'entraîner de son côté, la confia à son frère Thomas, dont la femme était, comme elle et comme lui, une calviniste fanatique. Il s'agissait, dans sa pensée, d'enlever à tout prix l'enfant à l'Eglise catholique. Et ce fut une fois encore l'oncle Michel qui sauva la situation. Ne pouvant convertir sa sœur, il voulut tout au moins déjouer les intrigues des deux femmes acharnées contre Jeanne. Il révéla au père les dangers que courait sa fille. Jeanne fut ramenée au foyer paternel et confiée à une institutrice qui était ardemment catholique et qu'il avait su choisir lui-même. Ainsi fut sauvée notre future sainte.

Jeanne cependant ne s'adonna pas tout de suite à son œuvre de fondatrice. En 1573, bien jeune encore — 17 ans — elle épousait le baron Gaston de Montferrand à qui elle donna sept enfants. Restée veuve en 1597, à 41 ans, elle s'empressa de mettre ordre à l'avenir des siens, pour s'engager elle-même dans la vie religieuse. Dès 1603, elle entrait aux Feuillantines de Toulouse. Mais sa santé ne put supporter les rigueurs de la Règle. Tous les supérieurs de maisons religieuses savent combien il est difficile, dans un âge un peu avancé, de se plier aux exigences de la vie monastique. Au bout de dix mois, Jeanne revenait chez elle, pour y vivre dans le recueillement et la pratique des bonnes œuvres. Mais en 1606, obéissant aux conseils de deux jésuites, le P. F. Raymond et surtout le P. J. de Bordes, elle fonda une nouvelle Congrégation sur le modèle de la Compagnie de Jésus, pour l'éducation des jeunes filles et plus spécialement de celles qui, comme elle-même, avaient à redouter les influences calvinistes.

L'Institut créé par ses soins, sous le titre de Notre-Dame, fut approuvé par le pape Paul V, presque dès sa naissance, le 7 avril 1607. Il se développa d'une façon merveilleuse, ce qui n'alla pas sans de rudes épreuves, pour la fondatrice. Elle sut toutefois supporter toutes les traverses, dans un esprit de paix sereine et confiante en Dieu seul et ce fut la source de cette sainteté que couronnèrent successivement Léon XIII, en la béatifiant le 23 septembre 1900 et Pie XII, en la canonisant, le 15 mai 1949. Sa fête est fixée au 2 février. Parmi les établissements pleins de promesses que dirigent les Filles de Notre-Dame, en France, qu'il nous soit permis de signaler le beau pensionnat de Tournemire, au pied du Larzac, dans l'Aveyron, parmi plusieurs autres non moins méritants.

VI

Les Radiations ionisantes

Si nous ouvrons le numéro de septembre de la revue *Scientific American*, où nous avons coutume de chercher les dernières nouvelles du progrès scientifique, nous trouvons qu'il contient neuf études qui sont toutes consacrées aux « *Radiations ionisantes* ».

C'est un sujet de la plus haute actualité. En premier lieu, Robert L. Platzmann nous expose ce qu'on entend par les radiations ionisantes. Depuis la découverte des rayons X en 1895 et de la radioactivité en 1896, les radiations ionisantes n'ont cessé de jouer un rôle grandissant dans les sciences physiques et leurs annexes. On les appelle « ionisantes » en raison de leur propriété principale qui est le pouvoir d' « ioniser », c'est-à-dire d'enlever aux atomes et molécules tout ou partie des électrons qui gravitent autour de leurs noyaux. Un noyau privé de ses électrons s'appelle un *ion*, dont la charge électrique est positive.

Tous les corps radiants ont la propriété d'ioniser. Cela veut dire que les radiations émises par eux peuvent traverser la matière, parfois à de grandes profondeurs, sans grande altération de leur énergie. Elles peuvent aussi jeter de grandes perturbations dans l'équilibre électrique des atomes et des molécules qu'elles atteignent. Les principales formes de radiation ionisante ont pour source soit des particules de la matière : électrons, protons, neutrons, deutérons, particules alpha, — soit des ondes électro-magnétiques : rayons X ou gamma. Les plus pénétrantes sont les particules alpha formées de deux protons et de deux neutrons. Les trois grands spécialistes de ces radiations ont été depuis cinquante ans Sir William Bragg, Niels Bohr et Hans A. Bethe.

Sans entrer dans une analyse plus détaillée de ce premier article, indiquons seulement le sens des articles suivants : *La Circulation des Isotopes*, par J.-B. Arnold et E. A. Martell. (Ils circulent par air et par eau dans tout l'univers et dans les organismes vivants) ; — *Les Radiations et la cellule*, par A. Hollænder et G. E. Stapleton. (Les radiations exercent surtout leurs dommages, dans l'inté-

rieur des cellules vivantes) ; — *Les Radiations ionisantes et l'animal entier.* (Certains effets sont apparents, d'autres sont connus par déduction seulement), par John F. Loutit ; — *Les Radiations ionisantes et l'Evolution* par James F. Crow. (Les radiations sont à l'origine de mutations. Peut-on dire pour cela que la radiation soit un facteur important de l'évolution ?) — *Les Radiations ionisantes et la Médecine.* (Les rayons X et les isotopes peuvent devenir d'une parfaite bienfaisance si les dosages sont maintenus bas) ; — *Les Radiations ionisantes et la Chimie organique.* (Des recherches sont en cours pour créer les bases d'une branche nouvelle de technologie chimique) ; — *Les Radiations ionisantes et les Métaux,* par Douglas S. Billington. (Le déplacement des atomes par des particules énergétiques ouvre des vues nouvelles sur l'état solide) ; — *Les Radiations ionisantes et le grand public* par Georges W. Beadle.

C'est sur ce dernier sujet que nous voudrions nous étendre un peu plus longuement. Il s'agit du danger que les radiations font courir à l'humanité. C'est un thème sur lequel les savants sont loin d'être d'accord. *La Croix* (3 octobre 1959) donnait sur ce point des nouvelles plutôt alarmantes. L'article était intitulé : *A la veille des essais atomiques au Sahara, les savants s'interrogent sur l'étendue du danger présenté par les « retombées » radioactives.* On y cite les conclusions d'un récent Mémoire sur « *la Nature et les propriétés des retombées radioactives atomiques* » publié au tome 429 des comptes rendus de l'Académie des Sciences, en date du 14 septembre 1959. Il y est dit :

« Il semble bien établi que toute quantité d'irradiation de haute énergie, si faible soit-elle, a une probabilité non négligeable de provoquer des effets nuisibles et que la notion de seuil doit être abandonnée » [3].

Mais on va bien plus loin encore, car on avance des chiffres effarants :

« Un calcul élémentaire montre que la radioactivité, déjà émise par les explosions expérimentales, provoquera la mort, par leucémie et cancer des os, de 140.000 personnes actuellement vivantes, et celle d'un million de personnes par différents types de cancer... Chaque superbombe provoque par ses retombées la naissance de 15.000 enfants anormaux, les expériences passées ayant provoqué déjà 140.000 naissances anormales environ. »

En sens contraire, l'article de *la Croix* cite l'opinion du savant britannique W. Mayneord, qui estime que la radioactivité naturelle de l'alimentation séculaire des hommes est 300 fois supérieure à celle du strontium provenant des retombées nucléaires.

Nous sommes, on le voit, en face de problèmes très controversés. Quel est donc sur tout cela l'opinion de Georges W. Beadle, dans *Scientific American ?*

— Notons que ce savant est un prix Nobel pour ses travaux de génétique biochimique, et directeur de l'Institut de Technologie de Californie.

Résumons à grands traits son sentiment.

— 1° Une guerre nucléaire serait catastrophique et amènerait probablement la fin de toute civilisation humaine.

— 2° La course aux armements, dans ces conditions est pure folie. Il faut tout faire pour l'arrêter.

— 3° Mais même si l'on y parvient, le danger ne sera pas écarté pour autant. Il restera à affronter les effets des retombées résultant des expériences déjà faites d'une part, et le péril de l'emploi de l'énergie nucléaire dans le domaine purement pacifique. A mesure que nous emploierons davantage l'énergie nucléaire dans nos techniques industrielles ou scientifiques, et notamment en médecine, il y aura davantage de précautions à prendre contre les résidus des réacteurs.

— 4° Les spécialistes restent très divisés sur les effets des retombées radioactives.

« Nous lisons dans un journal scientifique réputé que les taux actuels et prévisibles de strontium 90. dans les os humains, ne sont pas capables de produire un seul cas de leucémie. Mais dans un autre numéro du même journal, nous lisons que la concentration du strontium 90 peut déjà atteindre des niveaux nuisibles dans les os et peut être responsable de centaines de nouveaux cas de leucémie pour la génération à venir Qui devons-nous croire ? »

Doit-on continuer à faire passer tous les enfants des écoles aux rayons X ? On n'en sait rien.

— 5° Il est certain que l'exposition d'un corps vivant à des doses de 400 à 600 rœntgens peut provoquer la mort sans rémission, si elle est faite dans un court délai, mais qu'on peut en guérir et même n'en ressentir aucun inconvénient grave, si elle est étalée sur un temps plus long. On peut réduire les dangers de ces radiations par des précautions thérapeutiques actuellement à l'étude, notamment la transplantation de moelle des os.

— 6° Chez les souris, l'action de doses non-mortelles de radiations ionisantes abrège la vie et il est très probable qu'il en est de même pour l'homme.

— 7° Le problème le plus délicat en l'espèce est celui des effets des radiations sur la génétique. Les radiations provoquent des mutations qui sont presque toujours nuisibles. Mais les effets des radiations peuvent être prévenus par la sélection naturelle, c'est-à-dire par ce que H. J. Muller a appelé « la mort génétique ». De fait, chaque génération humaine ne descend que de 50 % des générateurs possibles de la génération précédente. La moitié des pères et mères possibles, pour une raison ou une autre, n'auront pas d'enfants. C'est ce qui ne permet pas de calculer avec certitude et précision les dangers réels des radiations ionisantes, qu'elles soient des radiations de retombées de bombes ou des radiations provenant de l'emploi pacifique ou médical de l'énergie nucléaire.

En définitive, il n'est pas douteux que l'emploi de l'énergie nucléaire, tant dans le domaine militaire que dans le domaine industriel et médical, offre de très grands dangers. Toute la question est de savoir si les bénéfices escomptés dans cet emploi, sont, tout compte fait, supérieurs à ces dangers.

[3] Même note pessimiste dans l'article de Paul Badet, dans *Science et Vie* d'octobre, sous le titre : « *Les Retombées radioactives* ».

VII

Le dernier recensement russe

C'est au même numéro de la même revue américaine que nous empruntons l'exposé suivant du dernier recensement opéré en janvier 1959, en Russie.

On y a dénombré 55 femmes pour 45 hommes, en moyenne. Le déficit des hommes porte sur ceux qui ont dépassé 32 ans et résulte de la dernière guerre. On estime les pertes russes entre 3 et 7 millions, ou même bien davantage.

Le précédent recensement avait eu lieu en 1939.

La Russie a cessé d'être le pays à prédominance rurale qu'elle était avant 1914. Elle compte 208 millions 800.000 habitants, dont environ 100 millions vivent dans les villes. Les cités comptant plus de 200.000 habitants sont au nombre de 72. La croissance de la population urbaine s'est accélérée surtout depuis 1956. Depuis cette date, plus de 200 villes nouvelles ont été créées et la population urbaine s'est augmentée de 16 millions en 3 ans. Malgré tout ce qui nous est dit du développement rapide de la Sibérie, il n'y a que 30 % de la population russe dans l'Oural ou au-delà, contre 25 % avant la guerre de 1939.

L'accroissement naturel de la population russe, par l'excédent des naissances sur les décès, est de 3 millions et demi par an. Les naissances atteignent 25 pour 1000, soit 5 millions par an, contre 1 million 500.000 décès, au taux très bas de 7,5 pour 1000. Ce taux est l'un des plus bas du monde. Il en résulte que la population russe offre un très haut pourcentage de jeunes. La dernière guerre a sûrement ralenti l'accroissement de cette population, par la quantité de jeunes soldats tués. Sans cette guerre, la Russie devrait avoir aujourd'hui non pas 208,8 millions d'habitants, mais bien 235 millions ou même davantage.

De toutes façons, c'est un pays en remarquable essor et l'activité scientifique dont il donne chaque jour des preuves, dans le domaine des fusées surtout, est l'un des traits marquants de l'évolution de l'humanité actuelle.

VII

Le Kirchentag protestant de Munich

Du 12 au 16 août dernier, s'est tenu à Munich, en plein pays catholique, le *Kirchentag protestant*, c'est-à-dire un Congrès national protestant grandiose, sur le modèle des Congrès catholiques allemands dont la périodicité remonte au XIXe siècle.

C'est R. Marlé qui nous en parle, dans les *Etudes* d'octobre. Il en donne d'abord le programme général : des prières, des conférences, des séances d'études. Le thème dominant fut « Vous serez mon peuple ». Il fut traité dans le sens de la nécessité d'une communauté profonde entre tous les croyants et les délégués vinrent à plusieurs reprises proclamer dans leurs langues maternelles une foi identique : souci de concrétiser le caractère essentiellement catholique de Jésus-Christ, — catholique bien entendu au sens d'universel. Ainsi la notion d' « *Oekuménè* » fut constamment mise en évidence durant tout le Congrès, bien que cela ne signifie pas, hélas ! que l'unité soit faite entre les diverses confessions chrétiennes.

« Ce qu'il y a d'indéniable, dit R. Marlé, c'est que tout le *Kirchentag* s'est déroulé dans une atmosphère de foi profonde et de solide piété. L'impression réconfortante qu'à ce point de vue il laissait à tout participant se voyait accrue par la constatation que la jeunesse, masculine et féminine, était très abondamment représentée. Personne ne pouvait être tenté de penser que le Christianisme n'est plus capable d'intéresser encore sérieusement les jeunes de notre siècle. »

Il va de soi que ce Congrès ne comprenait qu'une élite, et que la masse protestante n'y était peut-être pas fidèlement représentée.

« Il n'en reste pas moins que le spectacle de ces milliers de croyants de tous âges, non moins ardents à venir suivre le commentaire d'un passage biblique qu'à discuter de questions d'éducation ou d'économie, avait, nous ne craignons pas de le répéter, quelque chose de profondément réconfortant. »

Si maintenant on cherche à se rendre compte de la mentalité religieuse du Congrès, on constate avant tout un type de piété quelque peu austère, exagérément dépouillée, voire monotone, dont la formulation tourne uniformément sur le thème de la grandeur de Dieu, de la faiblesse congénitale de l'homme pécheur, auquel la Parole de Dieu apporte le pardon. Et cette opposition est bien luthérienne. Mais il s'y joint, chez certains au moins, une crainte un peu puérile de voir s'introduire dans le protestantisme des formes de piété empruntées au catholicisme, et qui sont dépeintes comme de la « piété populaire » (*Volksfrömmigkeit*). C'est sans doute pour éviter un tel péril qu'aucun office liturgique n'a regroupé une seule fois tous les membres du Congrès. Rien qu'on puisse comparer à cette Messe solennelle qu'un *Katholikentag* situe toujours, comme son point culminant, à sa clôture.

Il serait cependant injuste et inexact de croire que l'attitude générale envers l'Eglise catholique ait été empreinte d'hostilité. Non, touchante sympathie bien plutôt, grande reconnaissance pour l'hospitalité reçue dans une cité catholique comme Munich, pour le fait aussi que des couvents, voire des maisons de jésuites se sont ouverts largement pour héberger les congressistes. Il y eut jusqu'à une collecte dont le produit devait être partagé entre la « *Caritas* » catholique et l'organisation protestante parallèle, en faveur des sinistrés des inondations récentes en Bavière et en Autriche.

En revanche l'intransigeance, en face de la possibilité d'un retour à la communion romaine, restait entière. « En tout cas, pas de suicide confessionnel » titrait le journal officiel du *Kirchentag*, pour résumer les travaux du groupe *Diaspora* sur les rapports avec les catholiques au milieu desquels elle vit.

Il y eut, d'autre part, au cours du Congrès, des appels, parfois terriblement explicites, aux catholiques, appels qu'on peut résumer ainsi :

« Votre christianisme est-il réellement évangélique ? Ce qui vous a été donné et ce qui fait votre grandeur, le concevez-vous vraiment comme un service et une mission ? Etes-vous suffisamment catholiques pour qu'on ne soit pas tenté de vous considérer comme une secte, seulement plus nombreuse que les autres ? »

Et le recenseur fait à ce sujet cette réflexion :

« Constater que notre « Catholica » puisse ainsi apparaître à certains comme apparentée à une simple secte est une des choses les plus douloureuses dont on pouvait faire là-bas l'expérience. »

Mais ce qui prouve à quel point les protestants qui parlaient ainsi nous connaissent mal, c'est qu'ils ajoutaient : « Etes - vous convaincus de la souveraineté absolue de Jésus-Christ ? » — Certes, que serions-nous donc, nous, surtout, les prêtres et les religieux et religieuses, si nous n'en étions pas convaincus jusqu'au fond de l'âme ?

A remarquer que toutes les fois que le nom de saint François d'Assise fut prononcé, il le fut toujours avec dévotion et amour. R. Marlé a donc bien raison de dire :

« Rien ne pourra favoriser davantage une réunion que de nous laisser pénétrer de son esprit, c'est-à-dire simplement de l'esprit de Jésus. »

A plusieurs reprises la perspective du prochain Concile œcuménique a été évoquée. Elle le fut presque toujours avec des réserves et des craintes. Il reste que le *Kirchentag* de Munich n'a cessé de proclamer le besoin d'unité de l'Eglise universelle et qu'il fut question de proposer comme l'œuvre des jeunes de demain, de « construire les ponts ».

Conclusion :

« En travaillant pour notre part à cette unité, nous pouvons être sûrs de répondre, en même temps qu'au vœu le plus profond de Notre-Seigneur Jésus, à celui du plus grand nombre de nos frères qui se réclament de son nom. »

IX

Le Président Houphouët-Boigny

Parmi les hommes d'Etat que la jeune Afrique offre, depuis peu, à l'attention du monde, il faut compter M. Félix Houphouët-Boigny, dont *Fidus*, dans *La Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1959, nous a donné le portrait.

On peut dire qu'il est à la fois le fruit de nos missions catholiques et de la civilisation française en Afrique. Il naquit le 18 octobre 1905 à Yamossoukro, en Côte d'Ivoire, et fut baptisé à la mission catholique. Il eut l'enfance commune aux petits noirs de bonne et ancienne famille. Son père était le chef du canton. Il reçut au foyer paternel une éducation qui se distinguait par une courtoisie nuancée. Il entra à l'école des Pères et y manifesta des aptitudes qui le firent bientôt diriger vers l'école de Médecine de Dakar. Il en sortit avec le diplôme de médecin africain, et revint au pays pour pratiquer. Il devint, dans le même temps, planteur, puis chef du canton, comme son père.

« C'est donc typiquement le notable, issu d'une bourgeoisie agricole, qui doit sa fortune au cacao et au café par le truchement d'un vigoureux gouverneur, Gabriel Angoulvent, qui en imposa la culture non sans rompre maintes résistances. »

Il convient donc de glorifier, ici, l'action en Côte d'Ivoire de trois de nos gouverneurs surtout, Antonetti, Angoulvent et Reste, qui ont fait la richesse du pays.

Mais voici Félix Houphouët-Boigny arrivé à l'âge de la haute influence. Dès 1944, c'est lui qui fonde le premier syndicat agricole africain, et il commence à y apprendre le secret du maniement des hommes. En la même année, il crée le *Rassemblement Démocratique Africaine* (le R. D. A.) Il se trouve dès lors engagé dans la politique. Son *cursus honorum* va rapidement se dessiner et s'enrichir : député de la Côte d'Ivoire à l'Assemblée nationale française en 1946 et réélu en 1951 ; — ministre délégué à la Présidence du Conseil, de février 1956 à mai 1957 ; — ministre d'Etat de juin 1957 à mai 1958, confirmé dans le même poste par le général de Gaulle ; — Président de la République de la Côte d'Ivoire ; — enfin, actuellement, ministre - Conseiller du gouvernement français, pour les affaires de la Communauté.

L'un des traits les plus importants de son action politique fut la suppression du travail forcé, ce qui lui valut la reconnaissance des Africains et fit trembler les Européens, qui déclarèrent que l'on ne trouverait plus de main-d'œuvre. A quoi, il répondit avec une confiance qui se trouva juste :

« Pas un chantier, pas une plantation ne seront abandonnés si les conditions de vie, de salaire sont raisonnables. »

Pourtant, M. Houphouët-Boigny sembla d'abord se tromper de direction. C'était au lendemain de la guerre. Le parti communiste participait au gouvernement et se glorifiait de son patriotisme au cours de la guerre. A la Chambre, le député de Côte d'Ivoire se tourna de leur côté. Mais il ne tarda pas à voir clair. Il rompit alors avec eux et poursuivit son activité dans le R.D.A. Il sait que son pays pourrait vivre par lui-même, mais il a l'intuition que c'est dans une association étroite et durable avec la France que la Côte d'Ivoire pourra se développer dans toute son ampleur. Les hommes politiques français n'ont pas été insensibles à cette conception et ils lui ont constamment réservé un portefeuille dans leurs différents ministères.

Cela n'alla pas, du reste, sans inconvénient. Il se trouva parmi ses discilpes, des hommes pour trouver qu'il était trop souvent à Paris, qu'il trahissait la cause africaine. Le plus acharné d'entre eux fut Sekou Touré. Au Congrès de Bamako, en septembre 1957, Houphouët - Boigny fut vivement attaqué. Mais il fit front avec énergie et retrouva bientôt sa popularité entière. Au mois de mars 1958, il présida à Abidjan, sa capitale dont il est aussi le maire, l'inauguration d'un pont portant son nom et reliant, à travers la lagune, deux quartiers de la ville.

« Il y reçut les honneurs du triomphe, offrant à la vue des Européens et des Africains, sa petite silhouette, son visage pensif, la discrétion de son attitude... Jamais, fut-ce à la tribune du Parlement français, le contraste n'a été plus frappant entre la puissance réelle de cet homme et son apparence réservée... »

Ce qui fait sa force, c'est son attention à maintenir le contact populaire. Sa maison est ouverte à tous. Il prête l'oreille à toutes les demandes. Il interroge avec sa courtoisie habituelle. Son humeur est toujours égale. Rien ne lui reste secret de sa Côte d'Ivoire, dont il tient le pouls.

C'est ainsi qu'il a pu résister aux appels que lui adressait la Fédération du Mali, qui ne rêvait

que d'indépendance africaine à l'égard de la France. Président de la République de la Côte d'Ivoire, il a su, par les seuls arguments de l'intérêt économique, mettre sur pied une autre Entente groupant la Côte d'Ivoire, la Haute-Volta, le Niger, le Dahomey, qui s'interdit toute action politique et se veut uniquement pratique, d'abord en matière de douane et de libre circulation des marchandises puis d'action économique et sociale.

En avril 1957, il tient tête calmement à N'Krumah, premier ministre du Ghana, qui rêve de devenir le Président des Etats-Unis d'Afrique, et dont le mot-clé est aussi : l'indépendance. Pour Houphouët-Boigny, ce n'est pas l'indépendance qui a le secret de l'avenir africain, mais bien *l'interdépendance*, qu'il regarde comme « l'impératif du siècle ». Il se déclare donc pour la Communauté franco-africaine. Parlant à Paris, en 1959, il déclare à Sekou-Touré, qu'il pourra comparer bientôt la Guinée, telle que l'aura faite l'indépendance, avec la Côte d'Ivoire qui aura évolué au sein de la Communauté. Ce sont les faits qui départageront ! Actuellement, M. Houphouët-Boigny est aussi en lutte contre le Soudanais Modibo Keita, et il semble qu'il y ait là opposition de tempéraments et même de religion, car Keita est musulman.

On peut admettre que l'unique souci de M. Houphouët-Boigny est celui de son pays ; unie à la France, la Côte d'Ivoire peut devenir un état africain modèle. Elle est riche, car elle est le troisième producteur mondial de café, dont elle vend le quart aux Etats-Unis. Elle est le pays du cacao, de la banane, du caoutchouc. Son sous-sol est à peine entrevu. Il y a là des promesses que nul ne peut évaluer. Il en est de même chez le Président de cette République. L'étude que nous analysons s'achève sur ces mots :

« Le prochain Conseil Exécutif de la Communauté, qui promet des débats passionnés, nous aidera sans doute à mieux déchiffrer la part d'inconnu du seul véritable homme d'Etat que compte l'Afrique, d'autre part si prodigue en hommes politiques. »

X

L'Eglise à Madagascar

Le n° 204 de *Vivante Afrique*, daté d'août-octobre 1959, est consacré en grande partie à l'Eglise de Madagascar. On y trouve d'abord, sous la plume du R. P. Gréco, S. J., professeur au Grand Séminaire de Tananarive, un aperçu général de la grande île. La population s'y accroît rapidement — environ 100.000 habitants par an, par excédent des naissances. De 4 millions en 1948, elle a passé à 5 millions en 1958. A Tananarive, 37 % de la population est au-dessous de 10 ans. Le référendum de 1958 a fait entrer Madagascar dans la Communauté. La République malgache fut proclamée le 14 octobre 1958, et le 30 avril 1959, M. Philibert Tsirana fut nommé Président.

La Constitution de mai 1959 proclame la foi en Dieu et en l'éminente dignité de l'homme. Elle situe Madagascar dans le cadre des plus authentiques démocraties : Irlande, Italie, Pakistan, etc. La loi scolaire est très libérale, à l'exemple de ce qui se passe en Belgique, en Hollande, en Angletgerre. L'île comprend trois grandes zones : 1° les Hauts Plateaux, où l'ancienne forêt a fait place à une maigre prairie ; — 2° la zone ouest, couverte de forêts tropicales sèches, région des grandes possibilités minières : pétrole et charbon ; — 3° la zone est, large en moyenne de 50 km, humide et très fertile, avec de hautes falaises sur les côtes. C'est par là surtout que se fait le commerce avec le dehors, dont Tamatave à lui seul assure les 50 %.

Au point de vue de l'évangélisation, ce furent les Lazaristes, au temps de S. Vincent de Paul, qui y travaillèrent les premiers. Mais les protestants anglais atteignirent les premiers les Hauts-Plateaux, au XIX^e^ siècle. Sous le règne de Ranavalona I^re^ (1828-1861), il y eut persécution. Les premiers martyrs furent des protestants, les uns brûlés vifs, d'autres lapidés, d'autres précipités. Le 8 juillet 1855, le jésuite Finaz put dire, à quelques mètres du palais de la reine, la première messe clandestine, en qualité de secrétaire du commerçant français Laborde.

Mais le catholicisme depuis lors a fait des progrès merveilleux: en 1923, on comptait déjà 336.229 catholiques. Actuellement, ils sont 1.200.000, répartis en trois provinces ecclésiastiques : 1° *Tananarive*, avec suffragants Ambatondrazaka, Antsirabé, Miarinarivo, Tamatave, Tsiroanomandidy ; — 2° *Fianarantsoa*, avec suffragants Fort-Dauphin, Morondava, Farafangana, Tulear ; — 3° *Diego-Suarez*, avec Majunga et Ambanja.

Comme qualité, on peut déclarer que, dès la première génération, cette chrétienté a donné de vrais fruits de sainteté, et en particulier une Victoire Rasoamanarivo. Les magnifiques résultats obtenus jusqu'ici sont dus sans nul doute à l'émulation splendide qui se manifeste entre les groupes de missionnaires et entre les clergés indigènes que les diocèses ont su créer. Les caractéristiques de cette Eglise malgache sont les suivantes :

« Prise de conscience personnelle de plus en plus vive des dimensions du Corps mystique ; — renouveau biblique et liturgique ; — climat marial de combat et de victoire ; — promotion du laïcat et de la femme ; — action catholique en profondeur ; — œcuménisme ; — sens de l'Eglise intense en union avec l'Eglise dans tout l'univers et spécialement avec l'Eglise du silence, derrière les rideaux hostiles. »

Cela ne veut pas dire certes que ce tableau est sans ombres. Ce serait trop beau. Les ombres sont de trois sortes : 1° *les coutumes superstitieuses* que l'on doit distinguer avec soin des « coutumes malgaches » empreintes de la sagesse et du parfum des ancêtres. Celles-ci, le pape Pie XII a prescrit en 1939, dans son Encyclique *Summi Pontificatus*, de les conserver précieusement, en disant :

« Tout ce qui, dans ces usages et coutumes n'est pas indissolublement lié à des erreurs religieuses sera toujours examiné avec bienveillance et, quand ce sera possible, protégé et encouragé. »

Par contre, toutes les coutumes présentant un relent de sorcellerie et même — ne craignons pas de le dire — de possession diabolique [4], devront

[4] Nous ne saurions accorder trop d'attention au fait de ces possessions, si fréquentes en pays *païen*, et l'on nous permettra de renvoyer sur cette « *Présence de Satan dans le monde moderne* » à l'ouvrage que nous venons de publier, à France-Empire (68, rue J.-J. Rousseau, Paris-I^er^).

être vigoureusement combattues.

2° *Le communisme :* il est ici aussi le grand ennemi de la foi, et travaille à travers toute l'Afrique, de Benghasi au Cap, en passant par Khartoum ,Addis-Abéba, etc. A Madagascar, il exerce ses ravages surtout dans les milieux d'étudiants, qui seront les éléments dirigeants de ces pays qui accèdent à l'autonomie. Pie XII a aussi dénoncé ce péril.

3° *Le laïcisme :* il a été importé de France, et bien que suranné et nécrosé il se manifeste encore sournoisement sous l'inspiration de la franc-maçonnerie.

Les problèmes d'évangélisation sont résolus d'abord par la catéchèse, qui est une formation doctrinale très poussée. Il ne faut pas croire que le baptême soit donné au rabais, pour ainsi dire. Le catéchuménat est très exigeant, dure deux ans, et il est sanctionné par de sérieux examens. Les réunions cultuelles du dimanche sont obligatoires, même lorsque le prêtre ne peut y être présent. Les écoles des Missions, les collèges, les écoles supérieures distribuent à l'envi un enseignement aussi vivant et pénétrant que possible. On veut former des chrétiens d'abord sans doute, mais aussi des hommes, des citoyens éclairés et agissants. Les catholiques visent à créer des élites dirigeantes. L'Action catholique est tout entière orientée dans ce sens. Enfin, la presse catholique est à l'honneur avec *Lakroa* et *Fanilo et Lumière*. La radio s'ouvre aussi aux émissions religieuses. Un circuit cinématographique fait passer de mission en mission des films ayant valeur sur le plan culturel et moral.

Si nous faisons le tour rapide des diocèses qui sont au nombre de 14, dont 3 archidiocèses, nous constatons qu'il y en a deux qui sont confiés aux PP. jésuites : Tanarive et Fianarantsoa ; — deux aux PP. de la Salette : Antsirabé et Morondava ; — deux aux Trinitaires : Ambatondrazaka et Tsiroanomandidy ; — deux aux PP. du Saint-Esprit : Diego-Suarez et Majunga ; — deux aux Lazaristes : Fort-Dauphin et Farafangana ; — un à la Compagnie de Marie : Tamatave ; — un aux Assomptionnistes : Tuléar ; — un au clergé séculier malgache : Miarinarivo [5].

Parmi les objectifs urgents, signalons les suivants : 1° *Des prêtres, des vocations.* Le nombre des prêtres est passé de 400 en 1949 à 578 aujourd'hui; néanmoins la situation est loin d'être bonne. Dans tel diocèse, il n'y a que 18 élèves dans les trois années supérieures du Petit Séminaire et le Grand Séminaire n'en compte que 55, pour neuf années : trois de philosophie, deux de régence et quatre de théologie. De 1960 à 1970, on ne peut donc espérer plus de 5 à 6 prêtres nouveaux par an. Quatre diocèses sur 14 n'en auront aucun. Les plus favorisés : Tananarive, Fianarantsoa, Antsirabé en auront chacun une douzaine. Actuellement la proportion est d'un prêtre pour 9.000 habitants et pour un peu plus de 2.000 catholiques. Pour maintenir cette proportion, ce n'est pas 5 ou 6 nouveaux prêtres qu'il faudrait par an, mais 20. Au cours de ces dernières années, on a reçu l'appoint de missionnaires chassés de Chine, mais à l'avenir on ne peut plus compter que sur l'Europe, pour fournir les contingents nécessaires.

— 2° *Le problème des élites : les étudiants :* il est évident que ceux qui joueront dans la jeune République malgache les premiers rôles demain, seront les étudiants d'aujourd'hui. Ces étudiants n'achèveront pas leurs études en pays malgache, selon toute vraisemblance, mais bien en Europe. C'est donc encore sur la vieille Europe, si divisée, si agitée et troublée, qu'il faut compter pour les élites futures. L'Europe, dans ses grands centres universitaires, comprendra-t-elle enfin ses responsabilités ? Qu'elle songe à un Chu-en-Laï qui vint en France, mais n'y rencontra pas le Christ alors qu'il y fréquentait des maîtres athées, et qu'il devint disciple de Karl Marx. On sait ce qui en a résulté mais on ne saurait calculer ce qui en résultera encore... Il y a là tout un drame dont l'Europe n'a pas toujours eu conscience, tant s'en faut, mais dont elle porte les conséquences, pour son malheur.

— 3° *L'effort œcuménique.* Il y a encore pour l'Eglise catholique bien des conquêtes à faire à Madagascar : il y reste, en effet, auprès de 1 million 200.000 catholiques, un million de protestants et trois millions de païens. Le problème de l'union des Eglises est plus poignant à Madagascar qu'ailleurs. Entre protestants et catholiques s'ébauchent des échanges de relations de respect mutuel, qui peuvent avoir de grands fruits. Là aussi, la perspective du prochain concile peut avoir des résultats heureux.

XI

La vie sur Mars

Depuis les plus récents exploits russes de fusées dans la Lune, les imaginations humaines ne cessent de s'évader toujours davantage vers les lointains espaces interplanétaires. On se passionne d'astronomie. Nous avons parlé sommairement plus haut du Lunik, en donnant quelques chiffres d'après *Orizonti,* qui ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux donnés par *Science et Vie* d'octobre, mais comme cette revue se borne à une feuille volante pour l'instant et nous promet de revenir plus longuement sur la question, nous ne retiendrons de ce numéro d'octobre que l'article étonnant d'Aimé Michel intitulé : *La vie existe sur Mars.*

A vrai dire, c'est encore, paraît-il un secret entre savants. Au-dessous d'une reproduction de la planète Mars, nous lisons en effet dans cet article :

« Quand on observe Mars au télescope pendant des mois et des années, on suit sur sa surface des changements continus affectant parfois des zones vastes comme l'Europe. Des observations spectroscopiques récentes prouvent que ces changements sont liés à une « vie » mystérieuse. Les astronomes évitent d'en parler publiquement. *Science et Vie* a pu obtenir des plus grands spécialistes internationaux de Mars leur opinion « privée » sur la question. Ils ont tenu à rester anonymes : nous respectons leurs désirs. »

Voilà qui n'est pas banal : la vie existe sur Mars, mais on n'ose pas le dire ! Mais voyons les

[5] Voir dans l'*Ami* du 2 juillet 1959, p. 431, la recension de l'ouvrage du P. Gréco, *Vingt-cinq ans de Pastorale Missionnaire*, qui expose en détails la situation de Madagascar.

preuves que l'on nous en donne. Tout n'est pas anonyme dans les observations faites sur Mars. A l'observatoire du Pic du Midi, où il est possible de contempler Mars avec une parfaite précision, M. Camichel a noté la présence certaine des « saisons » sur cette planète. Au sortir de l'hiver martien, Mars offre au regard deux calottes blanches aux pôles — sûrement des calottes neigeuses. Puis cette calotte polaire se rétrécit et un phénomène se produit : extension et assombrissement progressif des régions déjà sombres, où domine une couleur verdâtre. Une bande brune se déplace rapidement vers l'équateur, à la vitesse de 45 km par jour, soit 6.000 km d'un pôle vers l'autre, en 130 jours.

« Cela, écrit Vaucouleurs, l'auteur de l'article de *Science et Vie,* fait saisir sur le vif l'extension de « quelque chose » qui prend naissance dans la zone polaire. »

Il semble évident que ce phénomène se rattache à la fonte des calottes polaires. Mais l'interprétation des observations faites sur Mars est tout autre actuellement qu'elle n'était il y a un demi-siècle. On parlait couramment alors des « canaux » de Mars. Lowell et ses élèves en avaient conclu qu'il y avait, sur Mars, des habitants dotés d'une technique puissante, et qui avaient su canaliser les eaux des pôles vers les déserts du centre. Actuellement, ces vues sont complètement oubliées. Il n'y a pas de canaux. On a constaté qu'il s'agit de traînées de points et non pas de lignes continues.

Il y a encore dix ans, on croyait pouvoir affirmer que la vie existait sur Mars, sous des formes élémentaires : des mousses et des lichens. Mais le professeur Salisbury, professeur de physiologie végétale à l'Université du Colorado, fit remarquer que le lichen n'expliquait rien .

« Cette plante de type plat et à écailles, dit-il, ne pousse que très lentement, à raison de quelques millimètres par siècle. Comment expliquerait-elle des changements rapides comme on en découvre chaque fois que Mars rapproché de la Terre permet l'observation ? »

Cette opinion de Salisbury fut jugée irréfutable. Personne ne croit plus au lichen dans Mars, bien qu'on en ait parlé encore récemment à Radio-Luxembourg. L'aéronaute-astronome Audoin Dollfus a confirmé récemment la thèse de Salisbury : « ses mesures de polarisation des régions sombres ne montrent aucune coïncidence avec les mousses ni avec les lichens. »

Mais voici du nouveau. On en vient actuellement à cette conclusion catégorique : « *La vie existe sur Mars et c'est une vie différente de la vie terrestre.* »

On va voir à quel point cela est grave. C'est au Dr William Sinton, de Harvard, que l'on doit les observations que nous allons dire. Il s'est servi, comme on le fait couramment en astronomie, du spectroscope. Le principe est simple :

« La spectrographie nous apprend que les molécules organiques, produit exclusif de la vie, comportent des liaisons chimiques caractérisées par certaines bandes d'absorption. »

En particulier la liaison C-H — carbone-hydrogène — se traduit au spectroscope dans les longueurs d'ondes 3,41 et 3,51 microns (ou millièmes de millimètres). Après avoir fait des observations sur la végétation terrestre, Sinton dirigea, en 1956, son appareil sur Mars. Il acquit alors une première certitude : la bande d'absorption de 3,41 microns était visible. Preuve irrécusable de la présence de la vie. Mais il fallait confirmer et préciser cette première constatation. On attendit donc la plus proche opposition de Mars, qui eut lieu le 16 novembre 1958. Et ce fut cette fois au grand télescope du Mt-Palomar, de 5 m. 08 d'ouverture, que Sinton reprit son observation. Les résultats furent sensationnels. Il établit la présence de la liaison C-H dans la tache sombre étudiée, et son absence en dehors de cette tache. Nul doute possible : la vie existait en Mars et les taches remarquées en étaient le centre. Mais, chose inattendue, Sinton nota la présence dans la bande d'absorption d'une liaison chimique inconnue sur la Terre, vers la longueur de 3,67 microns.

Il fallut conclure : 1° que les changements saisonniers observés dans Mars sont bel et bien un phénomène biologique, et un phénomène d'une puissance rare, puisqu'il avance à la vitesse que l'on a dite plus haut ; — 2° que Mars peut fort bien être le théâtre d'une vie différente de la nôtre, puisque la bande de 3,67 microns ne répond à rien chez nous.

Immédiatement, cette constatation a été extrapolée. Si la vie élémentaire est différente dans Mars et sur la Terre, cette vie *doit* comporter des degrés supérieurs différents des nôtres. Si la cellule vivante martienne n'a pas la même composition que la cellule terrestre, les composés qui en dérivent, comme cela se fait chez nous, *doivent* être tout autres. Cela veut dire qu'il *doit* y avoir des hommes sur la planète voisine, mais des hommes tout différents de ce que nous sommes. Après tout, qu'est-ce qu'un homme ? Un esprit uni à un corps matériel. Mais il peut y avoir autant de formes diverses d'union qu'il y a de sortes possibles de corps vivants. Avec des corps très différents des nôtres, les « esprits » martiens peuvent former une humanité très éloignée de la nôtre.

Au fond, c'est ce que les astronomes tendent à croire, mais ce dont ils n'aiment pas à parler tout haut. Le « secret martien » est là. Aussi, Aimé Michel a-t-il écrit en gros caractères ce sous-titre, en haut de la dernière page de son article : *Une vie intelligente ? Probable...*

Si on presse de questions les spécialistes de Mars, sur le point de savoir s'il y a des traces de « pensée dirigeante » dans ce qu'on voit en Mars, ils répondent prudemment : « Il y a des arguments en faveur d'une telle hypothèse... »

Récemment, le savant russe Chlovski a signalé la présence de satellites autour de Mars, et il a précisé que ces satellites étaient *creux,* et par conséquent *artificiels*, ce qui prouverait la présence d'êtres intelligents sur Mars. Plus récemment encore les Russes — toujours eux — ont affirmé qu'un corps radioactif avait été envoyé de Mars sur la terre et était tombé en Sibérie... Mais tout cela a bien l'air d'un « conte bleu ». Conclusion d'Aimé Michel :

« Que la prudence soit cependant recommandée, c'est ce qui ressort des réactions suscitées par cette hypo-

thèse. Nous serons peut-être déçus quand nous verrons Mars de près. Mais ce n'est pas sûr, loin de là. »

Et voilà pourquoi on fait de si grands préparatifs pour y « aller voir ».

XII
Le suicide

Une question oppose aujourd'hui en un débat brûlant les psychiatres et les psychologues, celle du suicide : est-il *un acte conscient ou un dérèglement pathologique ?* C'est sous ce titre que le problème est étudié, sans signature d'auteur, dans la luxueuse revue illustrée : *Réalités-Femina-illustration* (numéro de septembre 1959).

Et d'abord un chiffre effarant : chaque année, en France, environ 8.000 personnes se donnent la mort volontairement, chiffre du même ordre que celui des morts par accidents d'automobile.

Comment doit-on juger l'acte du suicide ? Il fut courant jusqu'ici de le considérer comme un acte conscient, et par conséquent gravement coupable. Mais de plus en plus les psychiatres, en grand nombre, soutiennent que tous les suicides, sans exception, sont des actes pathologiques.

« Dans certains cas, celui de maniaques dépressifs, de schizophrènes, de délirants, d'alcooliques chroniques, le déséquilibre mental du suicidé ne fait évidemment aucun doute. Les psychiatres soutiennent que, dans d'autres cas, des êtres apparemment lucides peuvent être aussi de grands malades et que nombre de suicides inexplicables sont dus à la « mélancolie ».

A vrai dire, ce qui a suscité le doute et la discussion sur ce point, c'est une des conséquences pratiques qui découlent du suicide, à savoir le jugement à porter au point de vue des assurances sur la vie. Il est clair qu'une Compagnie d'assurances ne voudra jamais payer pour une maison à laquelle l'assuré aura mis le feu volontairement, ni pour une voiture dont il sera démontré que la détérioration a été voulue.

Si un suicidé est considéré comme responsable, la Compagnie d'assurances, de même, refuse de payer à ses héritiers le montant de son assurance sur la vie. La loi de 1930, en France, donne raison sur ce point aux compagnies d'assurances. « Pas de paiement en cas de suicide volontaire. » Il est vrai que certaines compagnies acceptent de payer même dans ce cas. Mais la même loi de 1930 précise :

« Toute police contenant une clause par laquelle l'assurance s'engage à payer même en cas de suicide volontaire ne peut produire d'effet que passé un délai de deux ans. »

Il y a donc là un cas à débattre devant les tribunaux, ce qui ne manque pas de se produire. En 1952, la Cour d'appel de Lyon donna du « suicide inconscient » la définition suivante :

« Doit être considéré comme inconscient celui qui, dominé par une influence morbide plus forte que l'instinct vital (passion, boisson, maladie ou souffrance morale), perd le contrôle de sa volonté sous l'influence de la passion, de la boisson, de la maladie ou de la souffrance morale. »

Nous rejoignons ici la thèse des psychiatres quand ils invoquent ce qu'ils nomment la « mélancolie ». C'est un état plus fréquent que l'on ne croit, disent-ils. Et pourtant l'on n'en tient pas grand compte en médecine théorique. On ne voit pas que les étudiants en médecine aient à traiter ce sujet : « Mélancolie : urgence psychiatrique », comme ils ont à traiter « l'appendicite : urgence chirurgicale ».

Ne confondons pas le vrai mélancolique avec la personne qui dit tout haut : « J'en ai assez de la vie ». Ce dernier trait n'est pas généralement très grave. Le vrai mélancolique ne se plaint pas et cache son intention de se tuer. Ce qui le caractérise, c'est la conviction qu'il n'est plus bon à rien, qu'il est une charge ou un fardeau pour les autres. Si on lui pose la question et s'il répond : « Oui, oh ! oui ! » il faut absolument le surveiller discrètement de près et ne jamais le laisser seul. Et cependant, il peut par ailleurs passer pour parfaitement calme, logique et lucide.

Les psychiatres vont plus loin encore. Le bon sens commun raisonne ainsi : on admettra sans peine qu'un suicide est pathologique, c'est-à-dire involontaire, quand on ne lui découvre aucune raison valable. Voici par exemple une personne qui se croit malade, mais à qui le médecin ne trouve rien de sérieux. Cette personne, par ailleurs, est dans une situation de fortune et d'entourage enviable. On voudrait être à sa place, tant elle paraît réunir les conditions d'un bonheur humain moyen. Et elle essaie de se donner la mort. C'est à n'y rien comprendre. On dira donc volontiers : elle fut inconsciente, elle ne savait pas ce qu'elle faisait ! Elle n'avait aucune raison de se donner la mort ! Si elle se l'est donnée ou a essayé de le faire, c'est dans un instant d'impulsivité incompréhensible et irrésistible.

Ici, tout le monde ou presque est d'accord. Mais il arrive le plus souvent qu'il y a une « raison » qui motive le suicide : ruine d'argent, crainte de déshonneur, maladie incurable, deuil inconsolable, etc. Dans ce cas, les psychologues sont enclins à penser que le suicide a été calculé, prémédité, conscient et qu'on en est responsable. Mais les psychiatres n'en sont pas aussi sûrs. Il peut y avoir une raison, mais cette raison n'est valable en fait que pour un esprit qui n'est pas sain. Un esprit normal en jugerait autrement et ne recourrait pas au suicide. Même un motif grave, comme ceux que l'on signale d'ordinaire dans les suicides, ne prouve pas que le suicidé était lucide. En d'autres termes, l'acte paraissait rationnel, mais l'auteur de l'acte ne l'était pas. Et l'on cite de nombreux cas à l'appui de ce sentiment. Telle personne se suicidant avec des motifs en apparence très élevés, avait donné par ailleurs des signes de déséquilibre certain. Les psychiatres ne déclarent pas que les *idées* de suicide sont pathologiques, ils reconnaissent volontiers que beaucoup d'individus normaux envisagent le suicide comme une solution, et qu'ils éprouvent la *tentation* du suicide. Mais parce qu'ils sont normaux, ils repoussent la tentation. Et ceux qui y cèdent, au contraire, ne le font que parce qu'ils sont anormaux. L'idée du suicide en eux prend la forme d'idée fixe, d'idée irrésistible, d'obsession, et c'est justement cela qui prouve qu'ils sont anormaux.

L'article que nous résumons fait appel en terminant à la pratique de l'Eglise qu'il estime très proche de la thèse des psychiatres.

« De plus en plus souvent, y lisons-nous, aujourd'hui, elle (l'Eglise) accorde au suicidé des obsèques religieuses parce que, comme la jurisprudence, elle admet de plus en plus souvent que le suicide peut avoir été provoqué par un déséquilibre mental. Elle laisse généralement au prêtre de la paroisse le droit de décider s'il doit accorder ou refuser les obsèques religieuses [6], et, en France tout au moins, considère que son devoir est de prier pour le défunt plutôt que de le juger.. »

Il semble qu'il y ait, sous ce rapport, une évolution vers l'indulgente pitié envers le suicidé davantage que vers une réprobation, bien que son acte soit considéré toujours en soi comme éminemment condamnable, au même titre que l'homicide.

L. CRISTIANI.

[6] Rappelons néanmoins que dans les cas douteux, le Curé doit soumettre le cas à l'Ordinaire du lieu (canon 1240) et que pour un suicide volontaire, tout office funéraire *public* est interdit (canon 1241).

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

« *CANDIDI NAZARAEI* »

Q. — Le répons « *Candidi facti sunt* » (des apôtres et des martyrs au temps pascal) est inspiré des *Thren.*, IV, 7, d'où le verset est tiré à peu près mot pour mot. Le sens en est clair.

L'expression « *sicut lac coagulati sunt* » (qui ne figure nulle part dans l'Ecriture) évoque une foule compacte, dense, *une masse*, la foule de ceux « *qui venerunt de tribulatione magna et laverunt stolas suas et* DEALBAVERUNT *eas in sanguine Agni* » (Apoc. VII, 14) et qui font partie de la « *turba magna quam dinumerare nemo poterat* » (℣. 8).

Il serait intéressant de connaître l'origine de ce répons ; peut-être nous éclairerait-elle sur l'expression « *et sicut lac* ». Malheureusement je n'ai pas sous la main les documents me permettant de me livrer à cette étude.

R. — Les martyrs chrétiens sont ici célébrés à à l'aide d'un texte des Lamentations de Jérémie qui évoquait les nazaréens de Jérusalem avant et après la conquête de la ville par Nabuchodonosor (Lam., IV, 7-8). Les nazaréens (ou *nazirs*) s'étaient consacrés à Yahweh par un vœu spécial, ordinairement temporaire (Num., VI, 1-21), qui comportait le don de la chevelure, l'observation de pratiques ascétiques et de certains interdits. L'institution, jadis, avait eu une importance considérable dans la lutte contre les religions naturistes : à la différence des ghildes de *nabis* et du clan des Rékabites (Jér., XXXV), le naziréat gardait un caractère individualiste. Am., II, 11-12 associe *nabis* et *nazirs*. Probablement le texte original de Lam. ne parlait que de « jeunes gens » (*ne'arim*) ; il se peut qu'on ait introduit à la place « naziréens » avec l'idée d'expliquer leur excellent état physique comme en Dan., I, 15. En tout cas, tous les témoins ont « nazirs » et l'on peut lire ainsi :

> Ses naziréens étaient plus éclatants que neige,
> plus blancs que lait ;
> plus vermeil que le corail était leur corps,
> leur teint avait splendeur de saphir.

Après les offres du siège, il ne reste rien de cette beauté !

Le liturgiste chrétien, lui, applique ce texte aux martyrs qu'il contemple en situation céleste. Le nom de « consacrés » leur convient : ils sont les prémices de l'humanité rachetée et devenue glorieuse (Apoc., VI, 9-11 ; VII, 4-8 ; XIV, 1-5). La couleur blanche qui les caractérise est celle de la victoire (cf. VI, 2) et de la gloire céleste (cf. I, 14 : Fils de l'homme ; Mat., XVII, 2 : Transfiguration). Mais cette blancheur — qui s'accorde au triomphe pascal — ils l'ont acquise par la grâce de Dieu Rédempteur (VII, 14) : *candidi facti sunt*. Le texte de base s'infléchit pour exprimer l'intervention divine. De plus on y introduit comme un souvenir d'Apoc., VII, 15, qui montre ces élus en posture de service liturgique : c'est sans doute le sens de *splendorem dederunt Deo*, si l'on en croit la traduction de Dom Gréa.

Le mot *lait*, qui est dans le texte de base, a amené sous la plume du liturgiste une expression clichée, qui est courante dans la basse latinité et qu'on rencontre déjà chez Aulu-Gelle. L'idée est en effet celle d'une masse compacte (*vidi turbam magnam*). Il n'est pas indiqué de penser à Job, X, 10 (cf. Sap., VII, 2), seul passage biblique qui se rapproche du nôtre (apparemment) :

> Ne m'as-tu pas versé comme du lait ?
> et comme le fromage ne m'as-tu pas caillé ?
> *Nonne sicut lac mulsisti me,*
> *et sicut caseum me coagulasti ?*

Il s'agit ici de la formation du fœtus dans le sein maternel ; il serait trop subtil d'entendre ce passage comme visant... la « naissance des saints au ciel », selon les termes d'un cantique connu.

Ajoutons que, dans le domaine de *l'antiphonaire de l'office*, les travaux sont presque inexistants. Dom Hesbert a fait quelques sondages, dans *Questions liturgiques et paroissiales* en 1958. A quelle époque (VI[e] siècle ?), en quel lieu (Rome ?), selon quels principes travaillait le liturgiste dont nous avons essayé d'exprimer les idées, cela échappe au non spécialiste que je suis.

L'histoire de ce répons semble d'ailleurs fort complexe. Le verset qui dans le texte actuel du bréviaire commence par *candidiores nive* et reprend le texte de Lam., IV, 7, est remplacé, dans un antiphonaire monastique de Worcester (XIII[e] siècle), par une citation d'Is., LX, 8 (*Isti sunt qui ut nubes volant et quasi colombe ad fenestras suas*), et dans un antiphonaire monastique de Lucques (plus ancien) par une formule non biblique (*Immania enim pro Christo in suis corporibus pertulerunt tormenta*).

A. GELIN.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Abbé André COMBES. — 1. **Le Saint-Esprit dans notre vie spirituelle.** — 80 p. (11 × 17), 270 fr. — 2. **Deux flammes d'amour.** — 195 p. (14 × 19), 690 fr. — Les deux vol. Paris, Edit. du Cèdre. 1959.

1. — Cette courte brochure est excellente. L'auteur 1° y commente les textes évangéliques relatifs au Saint-Esprit ; 2° s'appuyant sur saint Thomas, il expose la doctrine commune sur les Dons ; de là il remonte au Donateur à la Personne du Saint - Esprit, insistant sur son rôle à l'égard des âmes en état de grâce dont il met en acte les vertus, principalement théologales, et dans lesquelles il habite avec les deux autres Personnes divines.

Ces pages lumineuses font mieux saisir le mystère de l'Amour et invitent puissamment à y répondre généreusement.

2. — Ces deux flammes sont la bienheureuse Mère Thérèse Couderc, fondatrice du Cénacle, et Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. Leurs origines, leurs missions, leurs vies sont évidemment bien différentes. Leurs vies spirituelles personnelles, par contre, cheminent dans deux voies parallèles. Par une série d'exposés et de rapprochements de textes, M. C. nous en donne la démonstration, grâce à des analyses précises et patientes dont il a le secret.

Douze chapitres constituent cette étude ; six sont attribués à la Bse Th. Couderc, entre lesquels s'insèrent six autres réservés à la Vierge de Lisieux. La finesse critique est une satisfaction de qualité pour l'intelligence du lecteur, qui profitera surtout des leçons pratiques de doctrine spirituelle dont ces pages sont remplies.

Bernard WELTE. — **L'Esprit, vie des chrétiens.** Traduit de l'allemand par Roger Fandonnet. — 107 p. (12,5 × 16,5), 390 fr. — Paris, Edit. de l'Orante, 1959.

En dix chapitres, l'auteur nous présente le Saint-Esprit comme l'Esprit du *chrétien*, Esprit de *foi*, de *joie*, de *vérité*, de *patience*, d'*amour*, de *liberté*, nous *rattachant à l'Eglise visible*, distribuant ses *dons* comme il lui plaît, afin de produire des *fruits* de sainteté.

Le point de départ de ces méditations est pris dans un texte de l'Evangile ou de saint Paul. Ce sont moins des élévations vers Dieu ou des conversations avec lui qu'une série de réflexions sur Dieu et sur soi-même, il en résulte quelque froideur et quelque abstraction dans un exposé, par ailleurs profond et pratique. Le R. P. Le Blond, directeur des *Etudes*, a écrit pour ce livre une préface sympathique.

Michel AGNELLET. — **Miracles à Fatima.** — 234 p. (13,5 × 21), relié toile, 1500 fr. — Paris, Edit. de Trévise, 1958.

Sous ce titre incomplet, l'ouvrage nous présente, en deux parties égales : 1° un *récit des apparitions* de Fatima (p. 21-110), puis une étude d'un certain nombre de *guérisons constatées à Fatima* (p. 113-219). Une préface de Pierre l'Ermite et un avant propos de l'auteur ouvrent ce livre (p. 7-17), qui se termine par un bref aperçu de la légende de Fatima (p. 223-230), fille de Mahomet, un index bibliographique, une table, des 15 illustrations photographiques, et une (trop insuffisante) table des matières (p. 231-234).

Le récit des apparitions serre l'histoire d'assez près, sans ajouter de renseignements importants à ce qui est déjà connu. Par contres la 2e Partie, qui donne son titre au livre, est nouvelle. L'auteur a choisi un certain nombre de guérisons corporelles ; il les apprécie avec la compétence que lui donnent ses études médicales et un premier travail intitulé « *Cent ans de miracles à Lourdes* ». Comme il n'existe à Fatima rien d'analogue au Bureau des constatations de Lourdes, les recherches de l'auteur ont été difficiles ; mais en se tenant sur le terrain scientifique des *faits constatés* il a écrit un ouvrage convaincant pour les esprits droits, qui sera lu avec intérêt par tous les pèlerins de Fatima et qui mérite l'attention du monde catholique.

Pie-Raymond REGAMEY, O. P. — **Les anges au ciel et parmi nous.** — 118 p. (14.5 × 19,5), 350 fr. — Paris, Fayard, 1959.

Le R. P. Regamey démontre l'existence des anges, explique leur nature de purs esprits, rappelle leur nombre (« des myriades »), leur occupation qui est de louer Dieu et de remplir leur rôle de « ministres de la miséricorde » divine. Quelques aperçus sont donnés sur « leur rôle cosmique », sur le culte que nous leur devons, sur les « fioretti » de ces compagnons de notre pèlerinage ici-bas.

Sur tous ces points, la doctrine est traditionnelle et fidèlement thomiste. L'inérêt du livre est d'avoir été écrit pour le lecteur moderne. De là un caractère apologétique assez marqué, car l'homme actuel à une propension au scepticisme à l'égard de ce que ses sens ne perçoivent pas. De là encore un souci constant de dissocier l'action angélique des conceptions de la cosmologie ancienne ; d'éviter d'utiliser en parlant d'eux, des expressions d'un anthropomorphisme excessif ; de multiplier des citations d'auteurs récents, fussent-elles plus poétiques que précises.

Marie-Céline LAURENT. — **Valeur chrétienne de l'art.** — 123 p. (14,5 × 19,5), 350 fr. — Paris, A. Fayard, 1959.

Neuf, solide, intéressant, cet ouvrage mérite un accueil favorable de la part des non-croyants comme de la part des fidèles.

De l'ouvrage sur « la valeur chrétienne de l'art », il suffira de signaler l'existence. La faveur témoignée par l'auteur aux manifestations les plus discutables de la peinture de la statuaire et de l'architecture récentes se justifierait, nous dit-on par une distinction étrange entre le *sacré* et le *religieux*. On aurait souhaité moins d'étroitesse, plus de sérénité et plus d'objectivité ; un rappel plus précis des directives de l'Eglise, de Pie XII notamment, sur cette question eût été la bienvenue.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 novembris 1959

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)